

BALTASAR PORCEL

Le Cœur du sanglier

roman traduit du catalan par Juan Vila

ACTES SUD

*Le manège des âges par cycles s'en revenant,
L'indestructible ronde, ronde immortelle,
Moi, phallique, plein de sève, puissance de reins
originelle, tendresse totale*.*

WALT WHITMAN

*Et ce que vous appeliez monde, il faut que vous
commenciez par le créer : il doit devenir votre
raison, votre image, votre volonté, votre amour**!*

FRIEDRICH NIETZSCHE

* Traduction de Jacques Darras, Poésie/Gallimard, Paris, 2002. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

** Traduction de Georges-Arthur Goldschmidt, Le Livre de Poche, Paris, 2008.

LES TITANS PARMI LES FLEURS

Et si tu réussis à regarder ce monde ou quelque monde que ce soit avec des yeux neufs, ton cœur recommence à battre avec passion, bien que ce soit un vieux cœur de sanglier hirsute. C'est aussi de la même façon que surviennent les jours de l'amour, si ardents. Et que ressuscitent les morts.

Pas tous les morts, bien sûr, seulement quelques-uns. Et jamais ceux qui de leur vivant passèrent semblables à une ombre de la vie, pauvres pour toujours, mais ceux qui, avant de mourir, se sont glissés à l'intérieur de quelqu'un et là, suggestifs, ils luttent et survivent infiltrés, parce que les vigoureuses passions occultes proclament que leur cycle, leur essor planétaire, n'est pas arrivé à son terme.

Qui sait quand les choses finissent, quand les choses commencent ? L'air vole, invisible, et nous emplit d'énergie vitale. Ce livre débute de la façon dont il le fait, mais il pourrait le faire de toute autre façon. Sans qu'il en résulte cependant une histoire différente, car tout va comme l'eau : elle coule en ruisselets là où elle peut, vers le bas, pour finir inmanquablement au fond d'un creux. Parce que, à la fin, il y a toujours une tombe... Le problème ne consiste donc pas à éviter l'inévitable, mais à récupérer tel ou tel fragment de vie de la région qui a succombé.

J'imagine que ce phénomène ou ce nuage est ce qui m'a plus ou moins uni à mon oncle Baltasar Guillem de Les Cases Velles et m'a intéressé chez lui. Des facteurs génétiques aux prolongements impérieux, des rêves secrets et pugnaces le liaient à moi d'une manière insoupçonnée par moi et, ainsi, une fois mort ou évanoui dans le lointain, il a continué à vivre, embusqué en moi

et de plus en plus désinvolté et obsédant, bien que j'aie négligé son souvenir, bien que j'aie repoussé son influence pour une raison ou une autre.

Il revient donc en moi, pléthorique, cet homme intempestif, moqueur, complexe, auprès duquel je vécus fasciné pendant mon enfance et qui pendant ma jeunesse était tantôt à mes côtés, me stimulait, tantôt disparaissait sans que j'en comprenne les raisons : cet arrière-goût acide que laisse la conscience de l'oubli... L'oncle dont je vins à croire un jour, d'abord nostalgique et ensuite fataliste, qu'en définitive il m'avait simplement survolé, réduit à un quelconque incident du hasard, et qu'il était ensuite reparti vers d'autres lieux, vers d'autres gens. Quand nous pensons dans la solitude nous devenons souvent plus forts, mais nous nous fourvoyons aussi.

Car les faits et la cause immédiate qui leur est attribuée ne suffisent pas à nous comprendre, à comprendre quoi que ce soit, bien qu'ils constituent des éléments indiscutables. Le véritable sens de l'existence est instinctif, il palpite dans les âmes, il est germination magmatique et non pas quadrillage mathématique. Mais nous ne nous en apercevons pas, obnubilés par les jours qui nous emportent, pressants, et par les événements qui nous asservissent, astreignants.

Voilà pourquoi c'est une profonde confrontation de l'apparence des choses qui m'a de nouveau fait sentir que ma main est tenue par celle de mon oncle souriant, de mon oncle audacieux, de mon oncle surprenant, comme lorsque j'étais enfant et qu'il m'emmenait tout émerveillé dans la montagne profonde de Les Cases Velles, à la rocaïlle solennelle et aux bois sensoriels, et sur la mer ouverte qui s'étend derrière l'îlot de Sa Dragonera et où semble commencer le bout du monde. Et il y inventait des chansons d'un surréalisme distique, qu'il chantait d'une voix comiquement affectée, et moi je le regardais et je riais et je sautais :

Vole vérivole

La lune passe par le col!

Vole vérivole

La vie est pur vitriol!

Vole vérivole

La sorcière caracole!
Vole vérivole
Voilà le rossignol!
Vole vérivole
Crache dans la casserole!

Il me revient maintenant à l'esprit l'une des dernières fois où je vis précisément mon oncle dans une de ses attitudes distanciées et ironiques. Mais attitude pour la galerie, parce que derrière la mise en scène se nichait toujours chez lui un réseau d'intentions à la fois labyrinthique et concret, inflexible et tâtonnant. À ce moment-là, cependant, je ne pus même pas deviner... C'est maintenant que j'essaie de découvrir ce qui se passait dans la coulisse.

À cette époque, mes parents et moi habitions Palma. Nous avions quitté Andratx, le village, parce que mon père, Gabriel, frère cadet de mon oncle, qui avait débuté à Andratx avec une petite entreprise de maçonnerie et avait obtenu le titre d'aide-architecte, venait d'être nommé maître d'œuvre à l'évêché.

“Nous améliorons notre situation, disait-il avec sa vaniteuse et modeste satisfaction.

— Oui, Gabriel”, murmurait ma mère d'un air absent.

En réalité, c'était un cousin chanoine qui commençait à avoir une bonne situation, Sion Grimalt ; petit et actif comme une mécanique, il était en train de conquérir la volonté de l'évêque, Mgr Mendiluce, un Valencien aboulique, présomptueux et efféminé, devant lequel, paré de pourpre, à demi couché dans un siège, mon père nous conduisit ma mère et moi afin de baiser son anneau, protubérante tuméfaction vitreuse. Nous nous agenouillâmes presque, mon père en balbutiant des phrases d'obséquieuse reconnaissance. Le prélat souriait niaisement, fronçait les lèvres et tendait sa main d'un geste maniéré. Grimalt, ensoutané, surveillait, courant partout, rigide et rapide, comme monté sur roulettes.

“*Que Dieu vous bénisse**”, articula le dignitaire avec coquetterie.

— C'est par-derrière qu'il te bénira si tu t'en approches trop”, lança mon oncle dans un éclat de rire, quand je lui racontai la visite.

* En castillan dans le texte.

Je finissais alors mon année de baccalauréat, indécis face à l'avenir, et, merveille, j'avais ma première petite amie, Enriqueta, cheveux châtain et vaporeux, lèvres et poitrine gonflées, qui débordait de bonheur en étrennant ses premières chaussures à talons et qui les regardait et les regardait encore, comblée.

Enriqueta qui me quitta d'ailleurs rapidement pour épouser un veuf prétentieux et ventripotent, propriétaire respecté d'un magasin de céréales et de légumes secs. Moi, je ne faisais sans doute que balancer entre l'hypothétique et l'abstrait, alors que le veuf représentait la stabilité. Mais l'individu mourut vite, dévoré par un cancer à la gorge et un autre au cul, le corps rongé de part en part.

Et Enriqueta devint d'une tristesse extasiée et elle engraisa jusqu'à prendre un volume excessif. La grimper par les hanches, elle à genoux, sa poitrine enflée pendouillant, sa chair rosâtre d'une qualité de femelle nordique et la masse de ses cheveux se déversant avec une somptueuse abondance, devait produire une ardente lascivité.

Ou c'est moi qui m'imaginai cela à cette époque, encore méditatif et inhibé dans cette Palma qui était pour moi celle de la subsistance, sublimant les frustrations de la médiocrité pour en faire des illusions et des rancœurs débridées. Et gérant à moitié avec un ami légèrement bossu et maladivement optimiste, Amadeu Cardell, une librairie d'occasion et de prêt sur le passeig del Born, *L'Arche de Noé*, sous les superbes platanes lourdement déployés et en face de la simplicité néoclassique de la fontaine des Tortues. Nous y avions aussi un corbeau en cage, qui croassait avec une âpreté infinie et qui, tellement son plumage était noir et luisant, avait l'air d'un nain en redingote.

Le volatile et le bossu s'intéressaient beaucoup l'un à l'autre, ils passaient des heures à s'observer, la bestiole tête penchée, et l'homme yeux écarquillés, pendant qu'il répétait :

“Ce petit animal me regarde avec des yeux qui semblent être des diamants extraits des entrailles de la Terre. Il me donne des frissons”, disait-il en frémissant de plaisir.

Moi, assis près d'eux, je lisais les tragiques passions dialoguées d'Eugene O'Neill, la satire nostalgique de Miquel dels Sants Oliver, le pessimisme moral exprimé par Marc Aurèle, l'aventure populiste imaginée par José Mallorquí... Et, à l'automne, les feuilles

des platanes voltigeaient jaunes et humides. Et nous entendions sans cesse claquer les boules du tout proche bowling Miami, où j'allais parfois jouer, mais jamais je ne renversais toutes les quilles. Très souvent, à sept heures de l'après-midi, je voyais Enriqueta passer en flânant devant l'Arche de Noé, matrone tenant par la main un enfant avec une tête de petit vieux. Où pouvait-elle bien aller ? Jamais elle ne me vit, jamais elle ne leva les yeux, jamais je ne lui parlai.

Voilà, mais avant tout cela, Enriqueta et moi étions un jour assis main dans la main au Club nautique, nous prenions un apéritif pendant que l'après-midi s'écoulait rougeoyant et que les yachts se balançaient dans leur infantilisme solitaire. Elle aimait les olives farcies et moi les anchois. Mon oncle passa alors, entouré de femmes et d'hommes élégants, il portait une veste blanche, œillet à la boutonnière, et des pantalons noirs, une chemise grande ouverte, la peau brunie. Ce devait être à la fin du printemps et un porte-avions des États-Unis à l'ancrage, étincelant, formidable, régnait à l'entrée du port.

Mon oncle me vit, me sourit, affectueux et nonchalant ; je lui présentai la jeune fille et il dit, ou je crois me souvenir qu'il dit, ironiquement cérémonieux :

“Enriqueta. Tu portes déjà un prénom de dame. Mais maintenant, ah ! comme j'envie mon neveu, tu es comme les fruits. Un kilo de pêches, un kilo de raisin, une pastèque de deux kilos. Tu as dû naître au début des années quarante et tu as sûrement foi en Dieu Notre-Seigneur, tu dois habiter dans un appartement, probablement du côté du quartier de Santa Caterina, et ton père... À propos, que fait ton père, Enriqueta ?

— Il est gérant d'une agence de transports entre Palma et Felanitx, répondit la jeune fille, surprise.

— C'est bien ce que j'imaginai. Parfait. Il faut être honnête et prévoyant, facteurs nécessaires à l'individu pour que celui-ci trouve sa place dans la société mais, pour y parvenir, la planification matérielle ne suffit pas, il est aussi indispensable que la personne ait auparavant coulé son cerveau dans le moule pour acquérir, primant toute autre vertu, celles de la patience et du respect. Que toi et ton cher père, Enriqueta, devez préserver car vous pourriez alors atteindre ce stade d'aisance et de prestance

auquel, par exemple, sont déjà parvenus ces dames et ces messieurs avec lesquels j'ai aujourd'hui le plaisir de me promener dans cette très respectable circonstance de ma vie, qui a probablement plus de mine que de jeu."

Je me vexai, et lui répliquai :

"Que tu sois avec eux doit vouloir dire que tu te situes à leur niveau, mon oncle. Et que celle qui n'y est pas, c'est Enriqueta."

Il eut un éclat de rire :

"Ha, ha, ha! Tais-toi donc pour le moment, bien que tu puisses avoir raison, jeune prétentieux. C'est avec Enriqueta que je parle. Et, Enriqueta, sais-tu ce que disait un Allemand nommé Hölderlin ?

— Je..., je, bégaya-t-elle.

— Eh bien, que l'ère des Titans viendra, si c'est vraiment ce que dit cet Allemand et si je ne me suis pas trompé, l'ère des faits ou des actions humaines devenus pouvoir suprême, lequel balayera tout le reste, que ce soit les fleurs ou que ce soit les illusions. L'important ce sera le chaudron qui bout et non celui qui a allumé le feu ni la nourriture qu'il contient. Tu n'es pas contente de ces prédictions, belle jeune fille de ce doux après-midi ?

— Je... ne sais pas ce que vous racontez..." répondit Enriqueta, passant de la surprise à l'affolement.

Mon oncle se remit à rire :

"Et ce n'est pas la peine que tu le saches! Ha, ha, ha! Ces messieurs et ces dames qui m'accompagnent ne le savent pas eux non plus. Mais eux et toi et ton père, Enriqueta, vous êtes les enfants de cette très nombreuse race qui, se protégeant sous cette devise qui affirme que « petit à petit l'oiseau fait son nid », attend dévotement la venue des titans, bien qu'elle l'ignore. Et il vaut mieux qu'il en soit ainsi : l'Allemand a fini par devenir fou, il savait et sentait bien davantage de choses que les autres gens, ou il le pensait, et ça, c'est une affaire bien trop risquée.

"Mais à ton âge, tu n'es pas encore complètement entrée dans l'enclos où pâtre cette race, le fruit est vert tant qu'il ne mûrit pas, et c'est pourquoi je peux jouir encore pendant un instant de ton état auroral, belle Enriqueta, et je te donne donc l'œillet que j'exhibe à ma boutonnière."

Il l'enleva, le lui tendit, elle le prit, hésitante.

“Les fleurs et les rêves sont des étincelles du soleil, de l’eau, du vol des oiseaux, ce sont des échos des adolescents anciens qui ne savaient rien des Titans tout-puissants.

“À Les Cases Velles, que tu ne dois pas non plus connaître, car ton petit ami, qui est aussi mon neveu, éprouvant actuellement envers moi un légitime ressentiment, ne t’y a pas emmenée, eh bien il y fleurit une euphorique abondance d’œillets, si nombreux que lors de mes ardents excès de jeunesse, quand j’étais loin de cette île et que je pensais à chez moi, mon esprit s’illuminait d’œillets : des œillets rouges, des œillets jaunes, des œillets blancs, ah... Alors, si nous nous étions rencontrés là-bas, je t’aurais offert un œillet, belle créature, bien sûr que je te l’aurais donné!”

La jeune fille semblait être sur le point de pleurer. Je décidai d’intervenir fermement :

“Merci, mon oncle, mais maintenant nous devons...”

Feignant la peur, il m’arrêta en tendant les bras en avant, comme si j’allais l’attaquer :

“J’en ai fini, cher neveu, j’en ai fini! Du calme. Ça fait longtemps que je dois t’embêter, hein? Et je me sens coupable... Mais restons-en là pour aujourd’hui. Enriqueta, si je ne te donne pas l’œillet maintenant, je n’aurai plus l’occasion de le faire, parce qu’il est clair que tu n’iras pas à Les Cases Velles et, moi, va savoir si j’y vais ou si j’en viens. Mais ne devenons pas tragiques : une fleur est une fleur et toi et moi nous retrouvons un instant dans une fleur. Puis viendra le jour où je serai mort et où tu n’auras plus aucun souvenir de cette journée. Ce sera l’ère des Titans.”

Une grande femme, aux mouvements ondulants, soyeuse chevelure noire et longue robe noire, collier de perles et intense regard de velours, appela mon oncle :

“Balti, Balti!

— J’arrive, Valèria!”

Baltasar Guillem s’en alla, mais il se retourna au bout de quelques pas, me fixa et sourit amusé, il fit semblant de me tirer l’oreille :

“Et toi, cher neveu, n’oublie pas ce que je te prédis : tu cueilleras des œillets à Les Cases Velles. Au point du jour, quand la terre entière semble avoir la couleur de l’eau, seules les fleurs ont des couleurs. Tu le constateras. Et le secret de ta Loi ne doit pas

résider dans l'oubli où se dissoudra Enriqueta ni dans ma désertion ou mon décès mais dans les fleurs : chaque fois que tu pourras te soustraire aux Titans tu trouveras les prairies fleuries où débouchaient les chevaliers d'autrefois, ceux portant l'écu au soleil et le signe du sanglier, après avoir lutté contre les monstres et avoir traversé des bois oppressants. C'est pour eux, pour ces cavaliers des temps anciens, que je vous offre votre apéritif. Garçon, c'est pour moi ! Au revoir, au revoir..."

Baltasar Guillem partit, la femme qui l'avait appelé le prit par le bras, ses cheveux ondoyèrent. Enriqueta me regarda, stupéfaite, regarda l'œillet :

"Il délire ou il boit, il se moque des gens ou... ou... ou je ne sais quoi..."

— Oui... Non... Il est comme ça...", fis-je hésitant, une fois tranquilisé, comme j'ai systématiquement hésité sur presque tout ce qui avait un rapport avec mon oncle.

C'était au cours d'une des périodes où Baltasar Guillem ne venait jamais chez nous. Il devait avoir soixante ans, et allait encore en vivre une quinzaine, et nous avons entendu dire qu'il s'était marié. Ou qu'il s'était marié encore une fois, parce qu'il existait de nombreux aspects de sa vie qui n'étaient jamais clairs, comme ceux concernant son argent, ses femmes, ses voyages, ses chimères. On lui avait déjà attribué quelques épouses : une Française, une Catalane, une Cubaine. Et certains aventureraient qu'il avait eu un fils. Moi, j'imaginai ces femmes dans un endroit lointain, comme touchées par une sorte de mal ou de malignité, tout à la fois âprement combattives et désarmées. Et je me représentais ce fils hypothétique en train de marcher, solitaire, dans une longue rue sans maisons... Mais personne ne pouvait certifier quoi que ce soit. Quand mon oncle nous rendit à nouveau visite, mais de façon espacée, mon père lui demanda :

"On raconte que tu t'es marié..."

Il remua la tête sans nier ni affirmer, leva comiquement les yeux au ciel :

"Aïe, mon pauvre, se marier !

— Et nous savons qu'à certaines personnes tu as présenté comme étant ton épouse une femme somptueuse, insista mon

père, pendant que ma mère regardait mon oncle ou le vide avec des pupilles dilatées.

— Qui sait discerner la vérité des apparences ?” lui asséna Balasar Guillem en feignant une ambiguïté encore plus ironique.

Et mon père ne put rien lui soutirer de plus.

Mais le discours farfelu de mon oncle au Club nautique fut-il prémonitoire ? Aujourd’hui, je suis allé, et je dois ajouter que je l’ai fait avec une certaine solennité intérieure, à Les Cases Velles. Transformé en rituel de moi-même et enveloppé de la journée encore tiède de ce début d’automne, marchant sur la route aux cyprés élancés et absolus en direction des bâtiments déserts, close présence.

Ces dernières années, les œillets, sans personne pour s’en occuper, se sont reproduits impétueux et robustes à Les Cases Velles, envahissant la cour, le jardin et le potager de devant, et tout n’est qu’un enchevêtrement sylvestre de tiges et de fleurs énormes, de chardons desséchés et de ronces épaisses, de fougères exubérantes. Un fouillis végétal où habitent deux ou trois chattes squelettiques avec huit ou neuf chatons, qui sortaient leur petite tête pointue quand je m’en approchais, me fixaient et se terraient à nouveau tels des diabolins.

“Comment se fait-il que tout soit dans un tel abandon”, ai-je demandé, le cœur serré, à Donat Consolí.

Il était déjà majoral à la propriété quand j’étais petit et, maintenant, il est tout, il n’y a plus que lui ici. Quel âge a-t-il ? On dirait un vieillard sorti d’un conte ou une araignée, le corps presque sans hanches et voûté, des jambes et des bras longs et désarticulés. Mais le plus singulier c’est son visage : à la peau noirâtre, aux traits accusés, entre dégénérés et spectaculairement vieillis, et des yeux immenses : de grands yeux noirs et lucides, à l’éclat absorbant, comme s’ils sortaient du fin fond d’un puits et qu’ils scrutaient le monde depuis la margelle. Le dessin animé télévisuel d’un sorcier archaïque.

“C’est à l’abandon parce qu’il n’y a pas d’argent, qu’il n’y a ni énergie ni envie de faire quoi que ce soit, si ce n’est s’asseoir, sans rien attendre non plus d’ailleurs”, a répondu Consolí, impassible.

Une fois où, adolescent, j’étais allé à Les Cases Velles, j’avais trouvé mon oncle assis dans un fauteuil à bascule au milieu de la cour. Il revenait de l’un de ses improbables et tumultueux voyages

et buvait un verre de vin rouge, mangeait des olives séchées, tout en contemplant une autre troupe de chatons, qui engloutissaient frénétiquement une assiette de tranches de pain avec du lait qu'il leur avait préparée. Et mon oncle murmurait, pensif, en les contemplant :

“Tu vois, je suis chez moi, il semblerait que tout ne soit que certitude, mais il s'avère que tout n'est qu'incertitude : c'est la contradiction, c'est l'essence de la vie, cher neveu. J'aide ces minets à surnager, ils sont mignons et je fais ainsi œuvre de charité ou de fraternité, car je pense que ces qualificatifs peuvent être appliqués aux animaux, que je considère comme mes frères au confluent naturel et surnaturel de la Création, celle qui est constante, celle de cet instant même, celle d'hier et de demain, celle qui pousse et pousse la matière et l'esprit terrestres jusqu'aux astres mentaux ou cosmiques les plus perdus. Mais non pas la création biblique ou divine, qui a été, en théorie, réalisée en sept jours et dont tout ce qui palpite ne serait qu'une conséquence obéissante et affaiblie.

“Cependant, en seconde instance, qu'est-ce que j'obtiens en alimentant ces chatons? Eh bien, susciter de futurs concurrents aux chats qui courent par là en ce moment, qui vieilliront avant les petits et seront donc rossés et supplantés par les jeunes, ceux que tu vois maintenant si enjoués, mais qui condamneront leurs parents à la faim et à la douleur, à une mort dégradante.”

Il se tut, songeur. Je ne savais pas quoi lui répondre, je murmurai :
“S'il était possible que...”

Mais il poursuivit, sans m'écouter :

“Que devrais-je faire, alors? Quoi que je fasse, rien ne changera dans son essence, des chats en remplaceront toujours d'autres et les agresseront avec cruauté. Et, de façon analogue, moi non plus je ne changerai pas moralement : j'aurai le même plaisir et les mêmes remords que je fasse ceci ou cela. Et point final.

— En voilà des idées, mon oncle, dis-je en souriant, peut-être que la sagesse et la morale vous portent au défaitisme.”

Il se leva, me regarda avec résignation :

“La sagesse? Tu dois savoir, cher neveu, qu'il n'y a, au bout du compte, rien de définitif à savoir sur rien. Et la morale? Il y en a une : le bavardage de la faiblesse face à la force.”

Et il s'en alla à grandes enjambées.